

**ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS
Récapitulatif pour l'oral
Session de juin 2025**

Le cas échéant, vous indiquerez, ici, les raisons particulières qui expliquent que le récapitulatif d'un(e) candidat(e) ou d'une classe soit incomplet, et les points du programme qui n'ont pas pu être abordés.

Œuvre choisie par le candidat pour l'entretien (*nom de l'auteur / titre / date de parution / édition*) :

Cette œuvre doit figurer dans les œuvres proposées par le professeur, listées ci-dessous par objet d'étude.

Objet d'étude : la littérature d'idées, du XVI au XVIII siècle.

Œuvre intégrale : *Les Caractères*, livres V à X, Jean de La Bruyère.

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. Livre VIII, remarque 74, « De la cour » ;
2. Livre VI, remarque 83, « Giton et Phédon » ;
3. Livre IV, remarque 50, « Pamphile ».

Intitulé du parcours : la comédie sociale.

Texte(s) ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. *Les Regrets*, Sonnet 150, Joachim du Bellay

Lectures cursives proposées par le professeur. Une lecture obligatoire : l'élève coche celle(s) qu'il aura lue(s).

- *Les Liaisons dangereuses*, Pierre Choderlos de Laclos ;
- *Candide*, Voltaire ;
- *L'île des esclaves*, Marivaux ;
- *Orgueil et Préjugés*, Jane Austen ;
- *Les secrets de la princesse de Cadignan*, Honoré de Balzac ;
- *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, François Garde ;
- *Gatsby le magnifique*, Francis Scott Fitzgerald.

Objet d'étude : la poésie du XIX au XXI siècle.

Œuvre intégrale : *Cahiers de Douai*, Arthur Rimbaud.

Texte(s) ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. « Ma Bohême » ;
2. « Le Dormeur du val » ;
3. « Roman ».

Intitulé du parcours : émancipations créatrices.

Texte(s) ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. « Le Temps », Andrée Chédid, *Rythmes*, 2003.

Lectures cursives proposées par le professeur. Une lecture obligatoire : l'élève coche celle(s) qu'il aura lue(s).

- *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, Blaise Cendrars ;
- *Capitale de la douleur*, Paul Éluard ;
- *Le parti pris des choses*, Francis Ponge ;
- *Éthiopiennes*, Léopold Sédar Senghor ;
- *Paroles*, Jacques Prévert ;
- *Rythmes*, Andrée Chédid.

Objet d'étude : le roman et le récit, du Moyen-Âge au XXI siècle.

Œuvre intégrale : *La Peau de chagrin*, Honoré de Balzac.

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. Le pacte entre Raphaël et la Peau (cf. document fourni) ;
2. L'action fantastique de la Peau (cf. document fourni) ;
3. La mort de Raphaël (cf. document fourni).

Intitulé du parcours : les romans de l'énergie, création et destruction.

Texte(s) ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, 2015.

Lectures cursives proposées par le professeur. Une lecture obligatoire : l'élève coche celle(s) qu'il aura lue(s).

- *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, Stefan Zweig ;
- *Autant en emporte le vent*, Margaret Mitchell ;
- *Les Vagues*, Virginia Woolf ;
- *Ravage*, René Barjavel ;
- *Un Barrage contre le Pacifique*, Marguerite Duras ;
- *Le Parfum*, Patrick Süskind ;
- *La Tresse*, Lætitia Colombani ;
- *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal ;
- *La Part des Anges*, Bruno Combes ;
- *Les aventures d'Arsène Lupin*, Maurice Leblanc ;
- *Salina, les trois exils*, Laurent Gaudé ;
- *Un sac de billes*, Joseph Joffo ;
- *S'adapter*, Clara Dupont-Monod ;
- *Les guerriers de l'hiver*, Olivier Norek
- *Fight club*, Chuck Palahniuk ;
- *La Haine qu'on donne*, Angie Thomas.

Objet d'étude : le théâtre, du XVII au XXI siècle.

Œuvre intégrale : On ne badine pas avec l'amour, Alfred de Musset.

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

1. Extrait de l'acte I, scène 2 ;
2. Extrait de l'acte II, scène 5 ;
3. Fin de l'acte III, scène 8.

Intitulé du parcours : les jeux du cœur et de la parole.

Texte(s) ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

Extrait du soliloque de Stan, *Clôture de l'amour*, Pascal Rambert, 2011.

Lectures cursives proposées par le professeur. Une lecture obligatoire : l'élève coche celle(s) qu'il aura lue(s).

- *Bérénice*, Jean Racine ;
- *Le Petit-Maître corrigé*, Marivaux ;
- *La Musica deuxième*, Marguerite Duras ;
- *Deux amis*, Pascal Rambert.

Cachet de l'établissement,



Signature du chef d'établissement,

Prénom et nom du professeur :

Olivier OGER

Signature du professeur :

A handwritten signature in black ink, consisting of a large loop followed by a horizontal line.

Séquence 1 , LL1, OI.

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes¹, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie², et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte³.

Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge⁴, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie⁵ qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage.

Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu et leur roi : les grands de la nation s'assemblent tous les jours, à une certaine heure, dans un temple qu'ils nomment église ; il y a au fond de ce temple un autel consacré à leur Dieu, où un prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrés et redoutables ; les grands forment un vaste cercle au pied de cet autel, et paraissent debout, le dos tourné directement au prêtre et aux saints mystères, et les faces élevées vers leur roi, que l'on voit à genoux sur une tribune, et à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur appliqués. On ne laisse pas de voir⁶ dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paraît adorer le prince, et le prince adorer Dieu.

Les gens du pays le nomment*** ; il est à quelque quarante-huit degrés d'élévation du pôle⁷, et à plus d'onze cents lieues de mer des Iroquois⁸ et des Hurons.

Les Caractères, livre VIII, « De la cour », remarque n°74, La Bruyère, 1688.

¹ **Des viandes** : des aliments.

² **Eaux-de-vie** : boissons fortement alcoolisées.

³ **Eau-forte** : acide puissant, utilisé pour certaines gravures.

⁴ **Gorge** : terme désignant la poitrine des femmes.

⁵ **Physionomie** : ensemble des traits du visage.

⁶ **On ne laisse pas de voir** : on ne manque pas de voir, sous-entendu, on voit.

⁷ **Quelques quarante-huit degrés d'élévation du pôle** : indication de la latitude.

⁸ Les **Iroquois** regroupent un ensemble de peuples amérindiens des États-Unis et du Canada. Les **Hurons** sont l'un de ces peuples.

Séquence 1, LL2, OI.

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut¹, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement² tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre. Il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche : tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole : on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. [...] Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique³, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait⁴, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus [...] ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire. Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services. [...] Il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. [...] Il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu [...] Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; [...] Il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie : il n'en coûte à personne ni salut ni compliment. Il est pauvre.

Les Caractères, livre VI, « Des Biens de Fortune », remarque n°83, La Bruyère, 1696.

¹ **L'estomac** : la poitrine (il se tient fièrement).

² **Il ne goûte que médiocrement** : il n'apprécie que moyennement.

³ **Colère** : colérique ; **libertin** : ennemi de toute contrainte, y compris des contraintes religieuses ; **politique** : habile, prudent.

⁴ **Abstrait** : rêveur.

Séquence 1, LL3, OI.

(IV) Pamphile ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie ; il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement ; il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

(VI) Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité [...] Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir*. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des *Floridors*, des *Mondoris*¹.

(VII) On ne tarit point sur les Pamphiles : ils sont bas et timides devant les princes et les ministres ; pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets et embarrassés avec les savants ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe², et de politique à un financier ; ils savent l'histoire avec les femmes ; ils sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète. De maximes, ils ne s'en chargent pas ; de principes, encore moins : ils vivent à l'aventure³, poussés et entraînés par le vent de la faveur et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre ; ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; et celui à qui ils ont recours n'est guère un homme sage, ou habile, ou vertueux : c'est un homme à la mode.

Les Caractères, livre IX, « Des Grands », remarque n°50, La Bruyère.

¹ **Floridor et Mondori** : grands comédiens à l'époque de La Bruyère.

² **Un homme de robe** : un magistrat.

³ **À l'aventure** : au hasard, au jour le jour.

Séquence 1, LL1, P.

Seigneur, je ne saurais regarder d'un bon œil
Ces vieux Singes de Cour qui ne savent rien faire,
Sinon en leur marcher leurs maîtres contrefaire¹
Et se vêtir comme eux d'un pompeux appareil².

Si leur maître se moque, ils feront le pareil,
S'il ment, ce ne sont eux qui diront du contraire.
Plutôt auront-ils vu, afin de lui complaire,
La lune en plein midi, à minuit le soleil.

Si quelqu'un devant eux reçoit un bon visage
Ils le vont caresser, bien qu'ils crèvent de rage :
S'il le reçoit mauvais, ils le montrent au doigt.

Mais ce qui plus contre eux quelquefois me dépite,
C'est quand devant le Roi, d'un visage hypocrite,
Ils se prennent à rire, et ne savent pourquoi.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, « sonnet 150 », 1558.

¹ **Contrefaire** : imiter la manière dont marchent les princes.

² **Pompeux appareil** : des vêtements excessivement somptueux.

Séquence 2, LL1, OI

Ma Bohême¹

(fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot² aussi devenait idéal³ ;
J'allais sous le ciel, Muse⁴ ! et j'étais ton féal⁵ ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
-Petit-Poucet rêveur, j'égrenais⁶ dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
-Mes étoiles au ciel avait un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur⁷ ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

Arthur Rimbaud, « Ma Bohême », *Cahiers de Douai*, 1870.

¹ La Bohême est une région de la Tchéquie. Elle désigne aussi un mode de vie fait de liberté, au mépris des règles établies.

² Vêtement de dessus.

³ Il était tellement usé qu'il devenait une idée, un concept.

⁴ Inspiratrice.

⁵ Au Moyen-Âge, le féal est celui qui jure une fidélité sans borne à celui ou celle à qui il se voue.

⁶ Retirer les grains.

⁷ Boisson qui ravive.

Séquence 2, LL2, OI

« Roman »

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
- Un beau soir, foin des bocks¹ et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
- On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme la paupière ;
Le vent chargé de bruits, - la ville n'est pas loin, -
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

- Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! - On se laisse griser
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou Robinsonne² à travers les romans,
- Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col³ effrayant de son père...

Et, comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
- Sur vos lèvres alors meurent les cavatines⁴...

¹ **Bocks** : verres de bière.

² **Robinsonne** : vagabonde à la manière de Robinson Crusoë.

³ **Faux-col** : col de chemise amovible très utilisé jusqu'au début du XXe siècle.

⁴ **Cavatines** : airs d'opéra doux et lyriques.

IV

Vous êtes amoureux. Loué⁵ jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. - Vos sonnets La font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
- Puis l'adorée, un soir a daigné vous écrire... !

- Ce soir-là,... - vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
- On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Arthur Rimbaud, « Roman », *Cahiers de Douai*, 29 septembre 1870

⁵ Loué : pris, amoureux.

Séquence 2, LL3, OI

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent¹ ; où le soleil de la montagne fière,
Luit : C'est un petit val² qui mousse de rayons³.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue⁴,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls⁵, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme⁶ :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, « Le Dormeur du val », *Cahiers de Douai*, octobre 1870.

¹ **Des haillons d'argent** : les maigres filets d'eau qui glissent sur les herbes et qui, sous le soleil, ont des reflets d'argent.

² **Un petit val** : une petite vallée.

³ **Mousse de rayons** : miroite aux rayons du soleil.

⁴ **La nue** : le ciel.

⁵ **Les glaïeuls** : grandes fleurs décoratives disposées en épi le long d'une seule tige.

⁶ **Un somme** : une sieste.

Séquence 2, LL4, P

Je bouscule le Temps
Pour qu'il se hâte
Oublieuse de ses marques
Sur mon corps déjà piégé

Je défie le Temps
Souverain il me toise
Tandis que je m'effrite
Année après année

Je dynamite le Temps
Il explose
Je me moque de ses gouffres
J'invente des échappées

J'ai effacé le Temps
Je n'ai plus d'âge
Je suis au présent
Je vise l'inexploré !

Andrée Chédid, « Le Temps », Rythmes, 2003.

Séquence 3, LL1, OI.

Ceci, dit-il¹ d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est le *pouvoir* et le *vouloir* réunis. Là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos intempérances², vos joies qui tuent, vos douleurs qui font trop vivre ; car le mal n'est peut-être qu'un violent plaisir. Qui pourrait déterminer le point où la volupté devient un mal et celui où le mal est encore la volupté³ ? Les plus vives lumières du monde idéal ne caressent-elles pas la vue, tandis que les plus douces ténèbres du monde physique la blessent toujours ? Le mot de Sagesse ne vient-il pas de savoir ? et qu'est-ce que la folie, sinon l'excès d'un vouloir ou d'un pouvoir ?

— Eh ! bien, oui, je veux vivre avec excès, dit l'inconnu en saisissant la Peau de chagrin.

— Jeune homme, prenez garde, s'écria le vieillard avec une incroyable vivacité.

— J'avais résolu ma vie par l'étude et par la pensée ; mais elles ne m'ont même pas nourri, répliqua l'inconnu. Je ne veux être la dupe ni d'une prédication digne de Swedenborg⁴, ni de votre amulette⁵ orientale, ni des charitables efforts que vous faites, monsieur, pour me retenir dans un monde où mon existence est désormais impossible. Voyons ! ajouta-t-il en serrant le talisman d'une main convulsive et regardant le vieillard. Je veux un dîner royalement splendide, quelque bacchanale⁶ digne du siècle où tout s'est, dit-on, perfectionné⁷ ! Que mes convives soient jeunes, spirituels et sans préjugés, joyeux jusqu'à la folie ! Que les vins se succèdent toujours plus incisifs⁸, plus pétillants, et soient de force à nous enivrer pour trois jours ! Que la nuit soit parée de femmes ardentes⁹ ! Je veux que la Débauche en délire et rugissante nous emporte dans son char à quatre chevaux, par-delà les bornes du monde, pour nous verser sur des plages inconnues : que les âmes montent dans les cieux ou se plongent dans la boue, je ne sais si alors elles s'élèvent ou s'abaissent, peu m'importe ! Donc je commande à ce pouvoir sinistre de me fondre toutes les joies dans une joie. Oui, j'ai besoin d'embrasser les plaisirs du ciel et de la terre dans une dernière étreinte pour en mourir.

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, Partie 1, 1831.

¹ Le prénom « il » désigne l'antiquaire.

² **Intempérances** : libertinages.

³ **Volupté** : plaisir des sens.

⁴ **Swedenborg** est un scientifique et théologien suédois, célèbre pour ses visions mystiques. Il établit des correspondances entre le monde terrestre et le monde spirituel qui inspireront beaucoup Balzac.

⁵ **Amulette** : petit objet protecteur que l'on porte sur soi.

⁶ **Bacchanale** : orgie.

⁷ Le XIX^{ème} siècle se perçoit lui-même comme le siècle du progrès, ce qui se vérifie au moins en matière de science et de technologie.

⁸ **Incisifs** : vifs.

⁹ **Ardentes** : brûlantes et passionnées.

Séquence 3, LL2, OI.

Rendu à toute sa raison par la brusque obéissance du sort, Raphaël étendit promptement sur la table la serviette avec laquelle il avait mesuré naguère la Peau de chagrin. Sans rien écouter, il y superposa le talisman, et frissonna violemment en voyant une petite distance entre le contour tracé sur le linge et celui de la Peau.

« Hé bien ! qu'a-t-il donc ? s'écria Taillefer, il a sa fortune à bon compte.

– *Soutiens-le, Châtillon*¹, dit Bixiou à Émile, la joie va le tuer. »

Une horrible pâleur dessina tous les muscles de la figure flétrie de cet héritier : ses traits se contractèrent, les saillies de son visage blanchirent, les creux devinrent sombres, le masque fut livide, et les yeux se fixèrent. Il voyait la MORT. Ce banquier splendide entouré de courtisanes fanées, de visages rassasiés, cette agonie de la joie, était une vivante image de sa vie. Raphaël regarda trois fois le talisman qui jouait à l'aise dans les impitoyables lignes imprimées sur la serviette : il essayait de douter, mais un clair pressentiment anéantissait son incrédulité. Le monde lui appartenait, il pouvait tout et ne voulait plus rien. Comme un voyageur au milieu du désert, il avait un peu d'eau pour la soif et devait mesurer sa vie au nombre des gorgées. Il voyait ce que chaque désir devait lui coûter de jours. Puis il croyait à la Peau de chagrin, il s'écoutait respirer, il se sentait déjà malade, il se demandait : « Ne suis-je pas pulmonique ? Ma mère n'est-elle pas morte de la poitrine ? »

« Ah ! ah ! Raphaël, vous allez bien vous amuser ! Que me donnerez-vous ? disait Aquilina.

– Buvons à la mort de son oncle, le major Martin O'Flaharty ? Voilà un homme.

– Il sera pair de France.

– Bah ! qu'est-ce qu'un pair de France après Juillet² ? dit le jugeur.

– Auras-tu loge aux Bouffons³ ?

– J'espère que vous nous régalez tous, dit Bixiou.

– Un homme comme lui sait faire grandement les choses, dit Émile.

Le hurra de cette assemblée rieuse résonnait aux oreilles de Valentin sans qu'il pût saisir le sens d'un seul mot ; il pensait vaguement à l'existence mécanique et sans désirs d'un paysan de Bretagne, chargé d'enfants, labourant son champ, mangeant du sarrasin, buvant du cidre à même son *piché*, croyant à la Vierge et au roi, communiant à Pâques, dansant le dimanche sur une pelouse verte et ne comprenant pas le sermon de son *recteur*⁴. Le spectacle offert en ce moment à ses regards, ces lambris dorés, ces courtisanes, ce repas, ce luxe, le prenaient à la gorge et le faisaient tousser.

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, Partie 2, 1831.

¹ **Soutiens-le, Châtillon** : citation tirée de la tragédie *Zaïre* de Voltaire, devenue proverbiale au XIX^e siècle.

² Avant la monarchie de Juillet, le titre de pair de France était héréditaire. L'hérédité fut supprimée en 1830. Les légitimistes estimaient que le prestige de l'institution en souffrait.

³ **Bouffons** : théâtre parisien.

⁴ **Recteur** : curé.

Séquence 3, LL3, OI.

Raphaël tira de dessous son chevet le lambeau de la Peau de chagrin, fragile et petit comme la feuille d'une pervenche, et le lui montrant : « (...) Ceci est un talisman qui accomplit mes désirs, et représente ma vie. Vois ce qu'il m'en reste. Si tu me regardes encore, je vais mourir... »

La jeune fille crut Valentin devenu fou, elle prit le talisman, et alla chercher la lampe. Éclairée par la lueur vacillante qui se projetait également sur Raphaël et sur le talisman, elle examina très attentivement et le visage de son amant et la dernière parcelle de la Peau magique. En la voyant belle de terreur et d'amour, il ne fut plus maître de sa pensée : les souvenirs des scènes caressantes et des joies délirantes de sa passion triomphèrent dans son âme depuis longtemps endormie, et s'y réveillèrent comme un foyer mal éteint.

« Pauline, viens ! Pauline ! »

Un cri terrible sortit du gosier de la jeune fille, ses yeux se dilatèrent, ses sourcils violemment tirés par une douleur inouïe, s'écartèrent avec horreur, elle lisait dans les yeux de Raphaël un de ces désirs furieux, jadis sa gloire à elle ; et à mesure que grandissait ce désir, la Peau en se contractant, lui chatouillait la main. Sans réfléchir, elle s'enfuit dans le salon voisin dont elle ferma la porte.

« Pauline ! Pauline ! cria le moribond en courant après elle, je t'aime, je t'adore, je te veux ! Je te maudis, si tu ne m'ouvres ! Je veux mourir à toi ! »

Par une force singulière, dernier éclat de vie, il jeta la porte à terre, et vit sa maîtresse à demi nue se roulant sur un canapé. Pauline avait tenté vainement de se déchirer le sein, et pour se donner une prompte mort, elle cherchait à s'étrangler avec son châle. « Si je meurs ; il vivra ! » disait-elle en tâchant vainement de serrer le nœud. Ses cheveux étaient épars, ses épaules nues, ses vêtements en désordre, et dans cette lutte avec la mort, les yeux en pleurs, le visage enflammé, se tordant sous un horrible désespoir, elle présentait à Raphaël, ivre d'amour, mille beautés qui augmentèrent son délire ; il se jeta sur elle avec la légèreté d'un oiseau de proie, brisa le châle, et voulut la prendre dans ses bras.

Le moribond chercha des paroles pour exprimer le désir qui dévorait toutes ses forces ; mais il ne trouva que les sons étranglés du râle dans sa poitrine, dont chaque respiration creusée plus avant, semblait partir de ses entrailles. Enfin, ne pouvant bientôt plus former de sons, il mordit Pauline au sein. Jonathas se présenta tout épouvanté des cris qu'il entendait, et tenta d'arracher à la jeune fille le cadavre sur lequel elle s'était accroupie dans un coin.

Séquence 3, LL2, P

Il¹ voit tout. Il est une surface sensible et alerte. C'est la drogue mais pas seulement – son cerveau est un échangeur² géant. Comme au centre-ville de Tokyo. Les infos le traversent, il organise. Toute la journée, il surveille huit écrans en même temps qu'il passe des ordres au téléphone. Il est multiplié. A force d'entraînement, son cerveau fonctionne cent fois mieux que celui d'un PDG lambda. Un directeur de banque est comme un type qui monte la montagne sur un âne tandis qu'il se déplace en fusée – trois fois le tour du monde, tous les jours, et pas seulement le tour du globe, de ses pas de géant, de marché en marché, mais le même trajet en coupe transversale -, synthétise les informations, saisit celles qui se conjuguent, les connecte. Émetteur-récepteur. Centre de tri intergalactique. Branché sur l'heure du monde. Dans le village sicilien comme dans la mégapole indienne, de la toundra à la forêt amazonienne, c'est partout l'heure du Marché. Notre valeur, c'est la vitesse, l'ubiquité³ est notre don. Le bolide va trop vite pour que qui que ce soit puisse faire varier sa trajectoire, c'est une affaire de feeling. Kiko sent le temps, il est la grande aiguille sur la montre. A l'heure globale. Il est plus rapide, il est plus puissant. Ça n'a rien à voir avec la drogue. Il gère. Le matin une pointe et il roule sans rien prendre jusqu'à faire une pause à quatorze heures – première ligne⁴. Il gère, la journée il ne prend que ce dont il a besoin pour rester sur la crête. Ne jamais se retrouver sous le rouleau⁵. Il est un surfeur d'exception. Il vaut cet appartement, il vaut les filles qui bougent leurs fesses dans son salon, il vaut la drogue dure. Il vaut ses Berluti⁶. Il pèse. (...) Merde un remix de Presley par Trentemøller⁷, à ce moment précis, c'est exactement ce qu'il fallait mettre. C'est sauvage et les filles adorent, elles peuvent se déhancher sévère. Ce mec⁸ est un génie. Il l'adore. Il est comme lui, dans son business. Kiko est un virtuose – pilote de bolide, le bolide c'est son propre corps. Il entend le sang dans ses tempes, le son de son sang, ça cogne, c'est bon. Puissant.

Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, tome 1, 2015.

¹ Il : Kiko.

² **Échangeur** : ensemble routier qui permet l'entrecroisement de voies de circulation.

³ **Ubiquité** : faculté d'être partout en même temps.

⁴ **Pointe, roule, ligne** : termes relatifs à l'emploi de drogues (cannabis, cocaïne, etc.)

⁵ **Rouleau** : vague haute et puissante.

⁶ **Berluti** : chaussures haut de gamme.

⁷ **Elvis Presley** (1935-1977) est une icône du rock américain, **Trentemøller** (né en 1972) un DJ et compositeur de musique électronique danois.

⁸ **Ce mec** désigne Vernon Subutex, qui gère la musique pendant la soirée.

PERDICAN

Bonjour, mon père, ma sœur bien-aimée ! Quel bonheur ! Que je suis heureux !

CAMILLE

Mon père et mon cousin, je vous salue.

PERDICAN

Comme te voilà grande, Camille ! Et belle comme le jour !

LE BARON

Quand as-tu quitté Paris, Perdican ?

PERDICAN

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilà métamorphosée en femme ! Je suis donc un homme, moi ? Il me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

LE BARON

Vous devez être fatigués ; la route est longue, et il fait chaud.

PERDICAN

Oh ! Mon Dieu, non. Regardez donc, mon père, comme Camille est jolie !

LE BARON

Allons, Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Excusez-moi.

LE BARON

Un compliment vaut un baiser ; embrasse-la, Perdican.

PERDICAN

Si ma cousine recule quand je lui tends la main, je vous

dirai à mon tour : Excusez-moi ; l'amour peut voler un

baiser, mais non pas l'amitié.

CAMILLE

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON, à maître Bridaine.

Voilà un commencement de mauvais augure, hé ?

MAÎTRE BRIDAINE, au baron.

Trop de pudeur est sans doute un défaut ; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BARON, à maître Bridaine.

Je suis choqué - blessé. Cette réponse m'a déplu. - *Excusez-moi !* Avez-vous vu qu'elle a fait mine de se signer ? - Venez ici, que je vous parle. Cela m'est pénible au dernier point. Ce moment, qui devait m'être si doux, est complètement gâté. - Je suis vexé, piqué. Diable ! Voilà qui est fort mauvais.

MAÎTRE BRIDAINE.

Dites-leur quelques mots ; les voilà qui se tournent le dos.

LE BARON.

Eh bien ! Mes enfants, à quoi pensez-vous donc ? Que fais-tu là, Camille, devant cette tapisserie ?

CAMILLE, regardant un tableau.

Voilà un beau portrait mon oncle ! N'est-ce pas une grand-tante à nous ?

LE BARON

Oui, mon enfant, c'est ta bisaïeule -ou du moins- la sœur de ton bisaïeul - car la chère dame n'a jamais concouru- pour sa part, je crois, autrement qu'en prières -à l'accroissement de la famille. - C'était, ma foi, une sainte femme.

CAMILLE

Oh ! oui, une sainte ! c'est ma grand-tante Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien !

Séquence 4, LL1, OI.

On ne badine pas avec l'amour, Acte I, scène 2, Alfred de Musset, 1834.

Séquence 4, LL2, OI

CAMILLE

Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille ? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues, me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE

Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels¹ ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses², vaniteuses, curieuses et dépravées³ ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange⁴ ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. »

Il sort.

Alfred de Musset, 1834, *On ne badine pas avec l'amour*, Acte II, scène 5

¹ Qui s'adonnent aux plaisirs des sens, aux plaisirs de l'amour.

² Hypocrites.

³ Immorales.

⁴ Boue.

Séquence 4, LL3, OI

PERDICAN

Insensés que nous sommes ! nous nous aimons. Quel songe avons-nous fait, Camille ? Quelles vaines paroles, quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deux ? Lequel de nous a voulu tromper l'autre ? Hélas ! cette vie est elle-même un si pénible rêve : pourquoi encore y mêler les nôtres ? Ô mon Dieu ! le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas ! Tu nous l'avais donné, pêcheur céleste¹, tu l'avais tiré pour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enfants gâtés que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris, il se perdait dans un si tranquille horizon ! Il a bien fallu que la vanité, le bavardage et la colère vinsent jeter leurs rochers informes sur cette route céleste, qui nous aurait conduits à toi dans un baiser ! Il a bien fallu que nous nous fissions du mal, car nous sommes des hommes. Ô insensés ! nous nous aimons.

Il la prend dans ses bras.

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offenserait pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi !

Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.

CAMILLE

C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ? Je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerais pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener. (*Camille sort.*) Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera riche, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu ! vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

Camille rentre.

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican !

On ne badine pas avec l'amour, acte III, scène 8, Alfred de Musset, 1834.

¹ Pêcheur du Ciel, Dieu.

Séquence 4, P

la messe est dite Audrey
je ne vais pas épiloguer pendant cent sept ans là-dessus
c'est quelque chose que tu sais
que tu as toujours su
que tu as en toi depuis toute petite depuis toute petite
tu n'es pas de ces gens qui croient à l'amour qui dure toute
la vie avec des tirets entre chaque mot les gens sont éduqués
comme ça
pas toi
on met dans la tête des gens ce genre de
bref
on leur rentre ça dans la tête et c'est parti comme un jouet qu'on
remonte avant que le joli jouet tombe dans la vallée des larmes
du mensonge de la trahison de la solitude et de la mort
où plus aucun cœur ne vous entend
où plus aucun cœur ne vous désire
où plus aucun cœur
plus aucun cœur
plus aucun cœur Audrey plus aucun cœur
ne vous envoie des SMS qui disent tu es ma vie
qui disent je te rejoins

qui disent je t'attends
qui disent je t'aime tu es mon amour la personne qui me
portera toujours
tu es celle celui de qui je fermerai les yeux
je serai celui qui fermera tes yeux quand nous serons vieux
et que tu seras toute maigre
et que tu ne pèseras plus rien
plus rien
et que je prendrai ton corps d'oiseau sec dans mes mains et
que je te bercerais
oui je te bercerais
et je te dirai nous avons fait ce chemin ensemble
nous l'avons fait
et vois-tu je t'aime plus que jamais
et je fermerai tes paupières
et ce sera bien
et nous pourrons mourir
et ce sera bien

Séquence 4, P

mais la vie n'est pas comme ça
la vie ça ne se passe pas comme ça
en lieu et place de ça
en lieu et place de ce mensonge
en lieu et place de ce venin dégoûtant qu'est l'attente la bouche
en cœur la recherche puérile de l'amour pour toujours
il y aura la mâchoire du manque de la jalousie et de la solitude
et alors ce sera froid
tout sera désert
et ce sera l'horreur Audrey l'horreur

mais cela ne te concerne pas puisque tu n'y as jamais cru
cela tout cela notre déchirement devrait être facile à réaliser
pour toi puisque tu n'as jamais cru à ces sottises n'est-ce pas ?

Pascal Rambert, *Clôture de l'amour*, 2011.